

Avant-propos

Le 31 août 1997, la princesse Diana mourait à Paris dans un accident de voiture. Rien de plus tragique, rien de plus banal. Des dizaines de milliers de gens meurent chaque année dans un accident de voiture. La mort de Diana, princesse de Galles, épouse divorcée du prince Charles, futur roi d'Angleterre, et mère de William et Harry, princes de sang royal, fut accueillie dans le monde entier comme une tragédie. Une émotion qui se conçoit, car à travers son destin, son mariage, ses souffrances, son divorce, mais aussi ses actions en faveur des plus déshérités, elle avait conquis la majorité des cœurs de la planète.

Élégante, très grande, jolie, elle avait su faire oublier la jeune fille timide et presque effacée qui, à vingt ans, avait épousé le prince Charles. Un mariage que l'on disait de conte de fées.

Quelques semaines après l'accident, alors que déferlaient encore les hommages et que les larmes n'avaient pas encore cessé de couler sur les joues de ses plus fidèles admirateurs, les premières rumeurs commencèrent à se faire entendre. Et si cet accident n'était pas un accident ?

*

Pourquoi n'acceptons-nous pas chez des personnes célèbres ce que nous concevons lorsqu'il s'agit d'un proche ? En cas de mort brutale, il est en effet difficile d'imaginer une telle réaction : « Mon frère s'est fait écraser par une voiture à la sortie de son bureau. Je suis sûr que ce n'était pas un accident. » Non, cela n'arrive jamais, ou alors c'est qu'il existe des raisons évidentes pour que le doute s'installe. Comme dans le cas d'un mari qui cherche à se débarrasser de sa femme pour toucher un héritage ou une prime d'assurances.

Lorsqu'il s'agit de célébrités, on trouve normal que les proches, les médias et le public affichent leurs soupçons. À l'époque de la mort de Diana, alors que la presse se concentrait dans un premier temps sur la vie privée de la jeune femme, les interrogations sont venues du public. Il n'y avait pas le moindre dîner ou la moindre conversation de bistrot où l'on n'évoquait la mort de Diana, et les raisons de celle-ci. Et pourtant, ces raisons paraissaient évidentes : une voiture qui file dans la nuit, beaucoup trop vite, qui s'enfonce sous un pont où il est dangereux de circuler à grande vitesse, le pont de l'Alma. Un chauffeur dont on devait apprendre assez vite qu'il était en état d'ébriété, la volonté du compagnon de Diana, Dodi Al-Fayed, de semer les quelques paparazzi qui s'accrochaient à distance à leur voiture, lesquels paparazzi étaient équipés de motos dont la puissance ne justifiait pas que la grosse Mercedes qui les précédait pousse sa vitesse à des allures folles.

Et puis l'accident.

Mais à chaque fois que vous évoquiez ces éléments tellement raisonnables, ces vérités incontestables d'une nuit tragique, toujours et inlassablement chacun de vos interlocuteurs revenait sur les mystères de l'accident.

Pour mettre en doute une mort, il faut avoir des raisons, bonnes ou mauvaises. Et pour tous les disparus évoqués dans ce livre, il existe de telles raisons. Claude François est-il mort dans sa baignoire, électrocuté par une applique, ou a-t-il été assassiné après avoir été menacé à plusieurs reprises ? Coluche est-il mort dans un accident de moto, alors qu'il préparait un nouveau spectacle au Zénith dans lequel il devait évoquer, avec violence et humour, la fille cachée du président de la République, François Mitterrand ? Était-il un gêneur qu'il fallait éliminer ? N'avait-il pas déjà « importuné », des années auparavant, lorsqu'il avait voulu se présenter comme candidat à la présidence de la République ? Romy Schneider s'est-elle suicidée, ou, comme on nous l'affirme, est-elle morte de mort naturelle, un soir, assise à la table du salon de son appartement ? Pierre Bérégovoy, lâché par ses amis politiques, embringué dans un scandale financier, s'est-il suicidé ? Ou a-t-il reçu deux balles dans la tête, ce qui fait beaucoup pour un suicide... Jean Seberg, retrouvée onze jours après sa disparition morte dans sa voiture, s'est-elle suicidée ? Ou a-t-elle succombé après avoir absorbé de force une énorme quantité d'alcool ? Marilyn Monroe est-elle morte de mort naturelle, s'est-elle suicidée ou a-t-elle été assassinée sur ordre des Kennedy, dont elle menaçait la sérénité ?

On le voit, chacune de ces disparitions présente des aspects nébuleux jamais éclaircis. Dans le cas de Marilyn Monroe ou de Diana, des dizaines de livres consacrés à leur mort ont accumulé les doutes sans vraiment faire avancer la vérité.

Ils étaient jeunes, beaux, riches et célèbres. Parfois les quatre à la fois. Et ils sont morts comme n'importe

lequel d'entre nous. C'est cela qui est inacceptable pour beaucoup.

Quand on est la princesse Diana, on ne peut mourir dans un accident de voiture sous le pont de l'Alma. Quand on est Coluche, on ne peut disparaître dans un accident de la circulation sur une route du Midi. Quand on est Claude François, on ne peut mourir dans sa baignoire pour avoir touché une applique mal installée.

Il y a forcément autre chose que l'on ne nous dit pas.

Nous vivons dans une société de plus en plus paranoïaque, où la théorie du complot affleure à chaque événement. Ces dernières années, de monstrueuses insinuations, feutrées puisque attentatoires à la loi, ont même laissé entendre que les camps de concentration – à Auschwitz, Treblinka, Dachau, etc. – et les chambres à gaz n'avaient pas existé. Et à travers des livres, des vidéos sur Internet, certains ont même mis en doute la réalité des attentats du 11 Septembre. Qui auraient été inventés, créés par le gouvernement américain.

Devant une telle paranoïa, on reste les bras ballants.

Aujourd'hui, le doute n'est pas seulement permis, il est obligatoire. Mourir sans raison paraît suspect. Comme s'il fallait une raison précise pour mourir à telle date, à tel endroit.

Nous sommes entrés dans le royaume de la mort interdite.

Alors, on cherche d'autres vérités, plus dérangeantes, derrière les vérités apparentes. Et parfois on trouve. Rarement des preuves. Plus souvent des éléments dissonants.

On en vient toujours à chercher dans les zones d'ombre d'une vie les possibilités d'éclairer une mort ambiguë.

C'est en fouillant dans la vie de Marilyn Monroe que l'on a cherché à expliquer sa disparition. Dans le cas de Romy Schneider, tout un chacun estime dans son inconscient qu'une mère ayant perdu son enfant dix mois plus tôt est condamnée à mort, et qu'elle doit immanquablement finir par se suicider.

*

Le but de ce livre est d'accepter le doute, de donner éventuellement les arguments pour le dissiper ou, au contraire, de poser les éléments, parfois nombreux, qui permettent de l'étayer.

Si nous trouvons dans ces pages des personnalités hypermédiatisées, de Michael Jackson à Marilyn Monroe, en passant par Diana, Claude François ou Coluche, nous croisons aussi des personnalités moins connues du grand public, tels le général Leclerc ou Marie-Antoinette Chaban-Delmas, ainsi que des personnages à la stature indéniable, comme le pape Jean-Paul I^{er}, décédé mystérieusement après seulement trente-trois jours de pontificat.

On peut être élu pape et mourir de mort naturelle trente-trois jours après. Le fait est que l'élection d'un pape ne lui garantit pas un certain nombre d'années de vie. Pour ce qui est de la vie éternelle, il verra plus tard, mais de préférence après sa mort.

Mais, derrière la brutalité de cette disparition, on découvre des éléments qui donnent à penser que Jean-Paul I^{er} ne serait pas mort de mort naturelle.

En se penchant sur certaines vies méconnues, on découvre souvent des aspects passionnants. Nous pensons notamment à Marie-Antoinette Chaban-Delmas, disparue dans un accident de voiture alors

que son mari Premier ministre travaille à Matignon. Force est de constater que depuis des années les époux Chaban-Delmas faisaient maison à part. Le Premier ministre avait une liaison avec une femme qu'il épousera un an environ après la mort de Marie-Antoinette, et c'est cette liaison portée au grand jour qui aurait mis celle-ci dans un état de dépression nerveuse pour laquelle elle était soignée depuis des années.

Le général Leclerc est mort dans un accident d'avion, mais le pilote n'aurait jamais dû décoller tant les conditions atmosphériques étaient mauvaises. Au premier abord, voilà une mort qui paraît assez peu mystérieuse. Surtout quand on sait que Leclerc a lui-même ordonné au pilote de décoller. Mais alors, d'où est venue la rumeur ? Après avoir été protégé par de Gaulle, le libérateur de Paris avait commencé à lui faire de l'ombre, une ombre grandissante...

La question revient sans cesse, lancinante : à qui la mort profite-t-elle ?

Celle de Diana profite à la famille royale d'Angleterre, exaspérée par les humiliations que lui infligeait la jeune femme.

Celle de Bérégovoy profite à son camp, si tant est que Bérégovoy représentait un danger pour ses amis, et notamment le président de la République.

La mort de Jean-Paul I^{er} profite à ses adversaires politiques au sein du Concile.

La mort de Michael Jackson profite à beaucoup de gens, dans son entourage professionnel. Dans son état physique et mental, il aurait été incapable d'honorer les concerts qu'il devait donner à Londres. Sa disparition permettait de faire couvrir par les assurances les frais liés à l'annulation.

La mort de Jean Seberg aurait profité au FBI et à la CIA, mais aussi à quasiment toute l'Amérique blanche et dure qui ne supportait plus ses liaisons sulfureuses avec les Black Panthers.

Bien sûr, il ne saurait s'agir ici d'apporter une réponse précise à cette foule d'interrogations, mais simplement d'effectuer un voyage à travers des vies qui, chacune à leur façon, ont pu nous passionner. Des existences dont nous pensons connaître les méandres, alors que nous n'en savons le plus souvent pas grand-chose. Il s'agit de traquer la vérité, de l'approcher parfois, quitte à en être effrayé.

LE GÉNÉRAL LECLERC

Mort, où est ta victoire ?

Pour tous les Français, il est l'homme qui a libéré Paris. Philippe de Hauteclocque appartient à une époque où les jeunes gens de son milieu devenaient moines ou soldats. Il a choisi en 1922, à vingt ans, de prendre le chemin de Saint-Cyr. À moins de quarante ans, il a refusé la débâcle, l'humiliation, l'Occupation, pris le nom de Leclerc pour épargner des ennuis à sa famille, rejoint Londres après avoir été fait prisonnier deux fois et s'être évadé deux fois.

On ne peut pas évoquer la mort de Leclerc si on ne tente pas d'abord d'ébaucher un portrait de l'homme, du combattant, du meneur d'hommes, du stratège et aussi, et surtout, du visionnaire politique dont les lumières pouvaient faire de l'ombre aux uns et hurler les autres.

D'où vient qu'un parcours conforme aux traditions familiales et aux valeurs chrétiennes, enraciné dans le service de la patrie et de l'État, conduise à s'interroger sur l'anticonformisme de Leclerc ? Son engagement d'homme libre est, certes, peu banal parmi sa génération d'officiers. C'est bien la cohérence de son parcours, donnant un sens à son engagement dans la France Libre qui fait rupture, non sur le plan de son itinéraire intellectuel, patriote, familial et moral, mais

bien par rapport à une étude sociologique du comportement militaire en 1940 : obéir plutôt que résister. Leclerc est conçu pour résister. Il appartient à ce que l'on a appelé la « génération de feu », génération saint-cyrienne (1922-1924), instruite par les sacrifices de la Grande Guerre, génération d'officiers marqués par les enseignements tactiques et stratégiques du « feu qui tue », à Saint-Cyr puis à l'École de guerre (1938-1939). Cavalier sorti major du stage d'application de cavalerie à Saumur en 1925, major à l'entrée et à l'issue de la première année de l'École de guerre, Hauteclocque se défie des faiseurs d'idées, non des idées elles-mêmes.

S'il passe dix-sept ans en école, de 1922 à 1939, dont huit comme instructeur (à Dar El-Beïda, au Maroc, 1927-1929, et à Saint-Cyr, 1933-1938), il n'est pas l'archétype de l'officier de corps de troupes des années 1920 et 1930. Si sa carrière est conforme au parcours type de l'officier de cavalerie avant 1940, elle tranche par ses talents. En dépit de sa brève expérience du feu en 1939, il se révèle rapidement un chef de guerre anticonformiste et brillant, mieux, victorieux. Le général Leclerc perce sous le capitaine de Hauteclocque. Ses qualités de meneur d'hommes au combat, mais aussi dans son œuvre de ralliement à la France Libre, sont évidentes. Doué de toutes les qualités de tacticien et de logisticien en tant que chef de la « force L » (Koufra, mars 1941), puis de la 2^e division blindée, Leclerc est un chef de guerre reconnu. Il a forgé, non sans difficulté, la 2^e DB, il déploie toutes ses qualités dans la campagne de Tunisie en février 1943. Avec ses talents d'organisateur et d'improvisateur, il rallie autour des Français libres de 1940 à 1942 une partie de l'armée d'Afrique et des giraudistes, évadés de France et Africains engagés. Cet amalgame de soldats français nord-africains, prémonitoire

de la reconstruction des armées françaises après 1944, est sans conteste un atout pour la France combattante. Libre dans l'action et dans la pensée, Leclerc s'adapte aux situations les plus difficiles. Ainsi en est-il lors des premiers engagements de la 2^e DB après le débarquement en Normandie du 1^{er} août 1944. Enfin, la campagne d'Alsace de la 2^e DB est, d'un point de vue logistique et stratégique, un modèle d'école qui lui vaudra plus tard l'admiration d'un Patton, ou d'un Bradley, initialement plus réservés.

Ses premiers accrochages avec de Gaulle sont nés à chaque fois qu'il a voulu sortir de son rôle de militaire. Car c'est une qualité qui peut coûter cher et qu'il possède entièrement : il sait sortir du domaine strictement militaire pour briller dans le politique et l'administratif, comme le prouve son action au Cameroun, rallié d'août à novembre 1940 avec des forces dérisoires. Car s'imposer aux Alliés sur un terrain militaire est une tâche éminemment politique. Les relations de la France Libre avec l'URSS, bonnes en 1943, se retrouvent très dégradées en 1944 car les intérêts de Paris ne sont pas les mêmes que ceux de Moscou. De même, les divergences de Leclerc avec les Anglais et les Américains en 1944 pour la libération du territoire national débordent du strict domaine militaire. La Libération de Paris est à ce titre une action largement politique. De l'Empire à l'Union française, Leclerc grandit et s'impose progressivement comme chef appelé à des magistratures politiques, à ses propres yeux d'abord, à ceux de Charles de Gaulle et des Français ensuite, au regard de l'étranger enfin. Il est évident que Charles de Gaulle, qui a lui aussi des ambitions politiques pour plus tard, même s'il apprécie Leclerc, ne peut pas ne pas voir en ce jeune général un futur rival. De l'Afrique

du Nord en 1943-1944 à l'Indochine en 1946, Leclerc parfait son apprentissage au contact des plus grands politiques et hommes de guerre. Ses rapports militaires sur la situation indochinoise en 1946 ou nord-africaine en 1946-1947 témoignent d'une lecture proprement politique de la question impériale. Certes, dans son esprit, la fermeté française n'est pas exclue au Maroc à l'égard du sultan. Cette analyse, dictée par une prise en considération clairvoyante de l'impuissance française par défaut de moyens militaires et financiers, a pesé autrement que par la répression de troubles en Afrique du Nord, à l'heure d'une participation à un conflit mondial dans le camp anglo-saxon en juin 1947. Ni guerre ni paix, mais défense de l'Afrique contre des périls intérieurs et extérieurs au début de la guerre froide résume ici une pensée fidèlement gaullienne. Ses fonctions et ses responsabilités au moment où sa célébrité déborde du cadre de la seule France réunie le préparent sans doute à quelque rôle d'importance, quand survient sa mort « accidentelle ».

La mort lors d'un accident mystérieux de ce jeune général victorieux, expression d'une « libre volonté française », le fige dans une gloire intacte. L'homme, par son caractère et les attributs symboliques du héros pur, a de son vivant les traits de la légende rêvée par les Français désunis. Les gestes symboliques (le serment de Koufra, la victoire, la libération du territoire national et de sa capitale) facilitent la geste du héros (Koufra, Normandie, Paris, Strasbourg, Berchtesgaden...). Mais c'est aussi parce que la mémoire nationale, qui n'est jamais innocente, sait les mettre en scène. Les relations entre de Gaulle et Leclerc, dans le complément de leurs différences, jouent ici un rôle important.

Communément, on résume leur couple historique à la rencontre et parfois à l'affrontement du soldat et du politique. C'est cela que de Gaulle avait de plus en plus de mal à supporter. Lui, le soldat, Leclerc, le politique. Or de Gaulle se voulait aussi, et il le prouvera par la suite, un politique, car les guerres s'arrêtent, les généraux passent, les politiques restent.

Tout a commencé en 1940.

Le 25 juillet 1940, Leclerc est face à de Gaulle. Les deux soldats se jaugent. Ils forceront ensemble leur destin. L'un avec l'autre. Parfois l'un contre l'autre.

Première étape de la reconquête : l'empire et ses bornes africaines. De Gaulle voit grand. Leclerc va vite. Au Cameroun, il s'empare par surprise du port de Douala, puis de Yaoundé, la capitale, sans qu'un seul coup de feu soit tiré. Il s'est lui-même nommé colonel, faisant coudre sur sa veste des galons qu'il avait opportunément trouvés.

Il tente et réussit ensuite un coup de force sur Libreville, la capitale gabonaise, puis se met en route vers les oasis libyennes de Koufra, position très stratégique, à 150 kilomètres de la frontière égyptienne. Pour les atteindre, il faut franchir un désert caillouteux et brûlant de 500 kilomètres de long, défendu par un fort redoutable, tenu par une forte garnison italienne. Leclerc choisit la ruse. Attaquant de nuit, il fait croire que ses troupes, trois cents hommes à peine, sont dix fois supérieures en nombre. La place capitule.

Il y gagne ses galons de général. La silhouette émaciée, la petite moustache, la canne et le képi entrent dans la légende.

À Koufra, il prête solennellement serment : « Jurons de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs,

nos belles couleurs, flotteront sur la cathédrale de Strasbourg. »

À qui d'autre que lui de Gaulle aurait-il pu penser pour libérer Paris ? La capitale s'est soulevée et, depuis le 19 août, des groupes de résistance armée occupent plusieurs mairies et quelques ministères. L'ennemi menace de faire sauter la ville symbole. Les Américains sont plutôt partisans d'isoler la capitale en la contournant. Mais le temps presse, la Résistance appelle déjà à l'aide... Leclerc reçoit enfin l'ordre de marche. Canne à la main, casque sur la tête pour se protéger d'une pluie battante, il avance à pied le long de la route nationale vers La Croix-de-Berny.

À 21 h 22, ce 24 août, la petite colonne, forte de trois chars et de moins de cent hommes, sans heurts, atteindra l'Hôtel de Ville. Le lendemain, à la tête de la 2^e DB, Leclerc libère Paris. Il prend ensuite Baccarat puis Strasbourg, la poche de Royan et, enfin, Berchtesgaden, le nid d'aigle d'Hitler.

Chargé à la Libération de restaurer la présence française en Indochine, il rencontre Hô Chi Minh à Hanoi. Instinctivement, les deux hommes se comprennent. Au fond de lui-même, Leclerc sait que l'Indochine française est définitivement perdue. Au Viêtnam, sa politique est une des premières ébauches de décolonisation.

Sur ce point, il s'oppose pour la première fois à de Gaulle qui le soupçonne de vouloir brader l'empire. D'autres lui en veulent. On commence à murmurer qu'il est vraiment intenable, incontrôlable, et qu'on ne peut pas le laisser agir ainsi, seul, contre les intérêts de la nation. Une sale ambiance règne autour de lui. Rumeurs et complots naissent sans qu'il veuille y prêter attention.

Après lui avoir donné sa cinquième étoile de général d'armée – il a quarante-quatre ans –, on le nomme inspecteur général des forces d'Afrique du Nord.

Le 26 novembre 1947, il est l'hôte de Strasbourg qui fête l'anniversaire de sa libération par la 2^e DB. Le soir même, il s'envole de Villacoublay pour Oran où, le 27, il assiste à des manœuvres combinées et s'adresse aux officiers. Le 28 au matin, il se rend au terrain d'aviation pour gagner Colomb-Béchar.

Ce matin-là, deux pilotes consultent la météo. À Oran, le temps est translucide. La piste, sous la lumière fraîche du petit jour, a un éclat métallisé. Dans le Sud, la tempête de sable ratisse, sur des centaines de kilomètres, palmeraies, orangeries, centres d'élevage.

À Colomb-Béchar, la visibilité est nulle. L'un des pilotes se résigne. Il connaît le Sahara :

« Nous ne volerons pas par un temps pareil. »

L'autre connaît Leclerc : le général doit être dans la matinée à Colomb-Béchar. Il y sera. Rien ne résiste au vainqueur de Koufra, de Strasbourg et de Berchtesgaden. Ou plutôt, il ne cède devant rien.

À la sortie du bureau de la météo, les pilotes se séparent. Le premier se dirige vers *Julie*, un JU 52 lent mais sûr, l'avion des sables par excellence. L'autre marche à grands pas vers le Mitchell P47, bimoteur rapide, lourd par rapport à la surface de ses ailes : l'avion personnel du général. Chacun sait, sur le terrain, qu'on n'affronte pas le vent de sable avec un P47. Quitte à commettre un acte de folie, autant le faire à bord du JU 52, qui se pose avec précaution et sur moins de 400 mètres.

C'est pourtant à bord du P47 que tout le monde va s'embarquer car on ne parle pas de prudence devant Leclerc, le soldat qui ne craint pas la mort et la défie sans cesse. Pendant la guerre, Leclerc a bravé la mort

plus de cent fois en quatre ans. Il lui arrivait de rire sous les obus. Quand Strasbourg s'est retrouvée prise sous le feu de l'artillerie allemande et qu'un obus a frappé le Kaiser-Palatz, l'hôtel où le général, venu libérer la ville, s'était installé, il a éclaté de rire. Le lustre venait de s'écrouler, le plafond fondait comme neige de plâtre sur le salon où il se trouvait avec plusieurs militaires et lui, il riait. D'un rire si éclatant qu'il en devint vite contagieux et que, bientôt, la joie fut générale.

À cet homme-là, on ne dit pas qu'il va devoir arrêter sa course – même quelques heures – à cause d'un simple vent de sable. Et on ne lui dit pas non plus dans quel avion il doit monter.

« Je dois partir. Un seul avion décollera, le mien ! », lance-t-il à l'officier météorologique qui tente de le mettre en garde.

Le lieutenant Delluc arrive au pied de son avion en même temps que le général. Celui-ci s'engouffre dans l'appareil.

« Allez, on part », dit-il à Delluc.

Le pilote n'a ni le temps, ni l'occasion, ni l'audace d'expliquer la situation. Qui l'aurait fait ? Les officiers d'état-major suivent le général aveuglément : Friche-mont, Garreau, Fouchet, Clementini, le commandant d'aviation Meyrant...

Le Mitchell décolle et prend rapidement de l'altitude. Il escalade l'Atlas, survole bientôt le territoire d'Aïn-Sefra.

L'avion se troue un passage dans un ciel d'ardoise. Sous ses ailes, le ciel est nivelé, peigné par le vent chargé de sable blanc, un vent compact, un vent qui écorche, une masse qui se déplace à plus de cent à l'heure. La radio de bord appelle Colomb-Béchar. Aucune réponse. Le vent de sable rend muets les

instruments. C'est à ce moment-là que, selon la version officielle fournie par l'enquête, Delluc va tenter, pour briser son isolement, de se rapprocher du sol. Si c'est le cas, c'est une erreur, mais qui peut s'expliquer en de telles circonstances.

Il plonge dans l'abîme de sable au fond duquel gît Colomb-Béchar. À cinq cents mètres d'altitude, rien de changé. L'avion s'engouffre encore vers le sol invisible. Il est à deux cents mètres, à cent... qui sait ? Peut-être à moins.

Après, on ne peut émettre que des hypothèses.

Une rafale rabat l'avion contre une dune, le long de la voie de chemin de fer qu'aurait tenté de suivre Delluc ? Ou bien la foudre ? Ou autre chose ?

Une heure plus tard, une patrouille saharienne retrouve les débris du Mitchell et douze corps horriblement mutilés dispersés autour de la voie ferrée. Déjà, la tempête recouvrait le corps du général d'un fin linceul de sable. Un peu plus loin, on devait aussi retrouver la canne et la plaque de grand-croix de la Légion d'honneur de l'ancien chef de la 2^e DB.

C'était le 28 novembre 1947.

Dans les mois, les années qui ont suivi, on a tout dit, tout écrit sur la mort de Leclerc et de ses compagnons. Très sérieusement, on a évoqué la possibilité qu'elle ait été préméditée. Et que Leclerc ait été la cible d'un règlement de comptes politique. Il est vrai que certains milieux ne lui pardonnaient pas sa position sur l'Indochine, et notamment d'avoir dit, un jour :

« L'Indochine suivra son évolution vers une liberté plus complète de ses habitants. »

Pour beaucoup, il représentait un danger d'autant plus grand qu'on venait de l'envoyer en Afrique du

Nord, ce qui présentait le risque de le voir y distiller le même genre de messages...

De là à commettre un crime...

Le mystère qui recouvre les dernières secondes du vol du Mitchell est lié à cette hypothèse. Car on n'a jamais su si l'avion avait éclaté sous l'effet d'un choc violent à 400 km/h et de son écrasement au sol ou s'il avait explosé en vol.

Restent quelques questions qui mettent plus en cause la fatalité ou la responsabilité de Leclerc lui-même : pourquoi l'a-t-on laissé prendre son avion alors qu'un JU 52 avait été désigné pour l'amener à Colomb-Béchar ? Pourquoi Delluc a-t-il pris la responsabilité de décoller alors qu'un autre pilote, un Saharien averti, venait de lui dire : « On ne vole pas par un temps pareil » ?

Quand il n'y a pas de réponse à certaines questions trop cruelles, on évoque la fatalité, et c'est parfois mieux pour tout le monde.